

CHAPITRE I

Le deuxième voyage

Lorsque je lui parlais de l'île de l'Atlantique où j'avais séjourné près de trois ans au cours de mes voyages, mon entourage m'encourageait parfois à écrire le récit de ma vie sur cet îlot peu connu ; un îlot auquel les habitants ne donnaient pas de nom et que les voyageurs à travers le temps baptisaient au gré de leurs impressions superficielles, de leurs nostalgies et de leur désir de courtiser les familles des souverains régnants. J'éprouvais toujours une certaine réticence à l'idée de devoir écrire sur une communauté dont je ne comprenais guère les mœurs et les goûts, alors même que je vivais en son sein et que j'en attrapais toutes les maladies de l'esprit. Il me paraissait plus plaisant, et plus loyal envers cette contrée de l'abandonner à son sort, comme toutes les contrées que j'avais traversées ; de me souvenir avec une satisfaction modeste de ses contours disparaissant sous une brume de mémoire, d'oubli et de rêve, un heureux brouillard qui estompe les formes, en révèle les significations fantômes, les enveloppe d'un vent réconciliateur, trompeur mais sans conséquences depuis longtemps. Je croyais que tout serait pour le mieux si l'île ne survivait que sous la forme des « euh » irrésolus qui s'élèvent des gestes, des notes sourdes qui résonnent dans le sens des mots et des phrases, des visages spectraux qui papillonnent dans les

contours des objets : quand l'écho du temps dissout les souvenirs et que leur essence liquide s'infiltré dans les paysages du présent.

Et si je me résous malgré tout à cette entreprise, à ce deuxième voyage, ce n'est pas que je sois mû par l'amorce d'un regret de voir mes derniers souvenirs disparaître peu à peu (les images doivent mourir pour donner naissance à de nouvelles images et à de nouvelles actions). Une autre raison aiguise mon désir et mon audace de revisiter ce lieu. Car c'est maintenant que les images sont envahies d'une jungle de souvenirs, qu'elles se sont égarées dans la forêt vierge du passé qui occupe la plus grande partie de notre conscience, et que j'ai le goût d'entreprendre ce voyage qui promet d'être aussi aventureux qu'une errance sur les mers ; un voyage dans l'exotisme du temps jadis, dans les tropiques de la mémoire et de l'oubli où des fragments de réel se mêlent aux images et les images aux rythmes, formant un tourbillon qui effrite les mots, bruissement tenace de conscience, éclat persévérant de vieilles pierres précieuses qui se confond avec les rayons aveuglants, douloureux, d'un soleil intérieur.

Non, cette expédition n'a pas pour but de reconquérir les images, de sauver la forme qui s'écroule, ni de trouver un ordre ou un sens au vécu. Ce cheminement n'a d'autre ambition que le cheminement lui-même. Si ce voyage a un motif, il réside dans sa vanité. Ce retour sur l'île est provoqué par le désir intime et insensé d'une résurrection, d'une parodie de la Passion dans laquelle de pâles souvenirs fantômes renaîtraient sous la forme d'un langage spectral, encore moins réels et encore plus effrayants, il est mû par l'envie de jouer une comédie où le labyrinthe du passé, plus complexe chaque jour, se transformerait en un labyrinthe de phrases, tout aussi complexe et impénétrable, où la jouissance suspecte du langage se nourrirait des délices incertains de la mémoire et de l'oubli. Que le spectacle commence, cher lecteur ! Il se trouvera peut-être quelqu'un pour juger une telle célébration des voluptés de la vanité indigne de la littérature ; je rappellerai à ce lecteur qu'il existe de nombreux ouvrages foisonnant de

pensées brillantes et de réflexions psychologiques profondes, aptes à satisfaire ses besoins, et qu'il peut en conséquence se passer de lire un récit de voyage décrivant une île mystérieuse et ses habitants excentriques.

Les insulaires me comprendraient, eux ; je n'entreprendrais pas un tel voyage si je n'avais pas été contaminé par leur perception du monde. Le sens, pour eux, était une chose honteuse, quasi indécente ; ils savouraient toutes les nuances des plaisirs de l'insensé. Et tandis que d'autres empilent les mots pour bâtir des édifices complexes de sens, je veux m'adonner au récit joyeux d'une histoire où les méandres d'une existence insulaire désorganisée se sont transformés en ruines de souvenirs plus fantastiques encore et qui, tel le Léviathan endormi, seront elles-mêmes bientôt englouties par une jungle de mots. Je dois toutefois avouer que je suis également motivé par la nostalgie, par l'espoir secret que les replis de mes phrases exhaleront, ne fût-ce que l'espace d'un tout petit moment, les odeurs de cette île d'où je regardais autrefois partir bateau après bateau ; car, comme les mots ne nous obéissent pas, comme ils nous viennent désordonnés, à l'improviste, de lieux inconnus, leur lumière peut, pour un court instant, éclairer des trésors perdus, dissimulés dans les recoins de la mémoire.

Quand j'ai confié à mes quelques connaissances mon intention d'écrire sur l'île, j'ai reçu toutes sortes d'avertissements. Les uns m'ont conseillé de ne succomber ni aux préjugés de la société au cœur de laquelle je vis, ni à mes inclinations et animosités personnelles, et de toujours maintenir une distance respectable entre la matière traitée et moi. Ce ne sera pas une tâche difficile dans la mesure où je ne ressens ni affection ni répulsion pour les indigènes (bien qu'il me soit arrivé de les admirer, de les mépriser, voire de les haïr) ; ils ne m'ont fait aucun mal, mais aucun d'eux n'a semblé très triste de me voir partir. J'ignore si mon indifférence – elle-même le fruit de mon séjour sur l'île – suffira à installer la distance scientifique nécessaire à l'ethnologue,

mais elle garantira au moins mon impartialité envers ces êtres parmi lesquels j'ai vécu pendant trois ans et dont je parle encore la langue dans mes rêves.

Il sera plus difficile de ne pas décevoir les espoirs de certains lecteurs qui s'attendent à un récit passionnant. La vie sur l'île avait beau être très différente de la nôtre, il serait impropre de la qualifier de colorée ou de pittoresque. L'île ne se distinguait ni par ses beautés naturelles ni par ses monuments historiques, elle ne s'enorgueillissait pas d'une histoire glorieuse, le voyageur n'y découvrait pas une grande diversité de cérémonies et de costumes, et ses habitants ne pouvaient se targuer d'une pureté de mœurs particulière ou d'un tempérament unique. Nous pourrions peut-être qualifier la vie sur l'île d'exotique, mais elle aurait alors l'exotisme d'un ornement complexe ou d'une musique orientale qui commencerait par captiver du fait de ses sonorités inhabituelles, puis ne tarderait pas à ennuyer faute de nous offrir un mode d'emploi pour les traduire dans notre propre langage. Je décevrai également les amateurs de périples d'aventuriers du bout du monde. Depuis plusieurs siècles, depuis que les conquérants européens avaient débarqué, il ne se passait plus rien sur l'île. C'était l'un des endroits les plus sûrs au monde et aussi, pour ceux qui ne comprenaient pas les joies étranges des insulaires, l'un des plus ennuyeux.

Il arrive parfois que l'on décrive des contrées lointaines avec pour objectif – caché ou avoué – de révéler et de critiquer les défauts de notre propre société. Je peux assurer le lecteur que mon récit de voyage ne présentera pas cette mauvaise habitude littéraire. D'une part parce qu'il ne me paraît pas que la vie sur l'île puisse apporter le moindre élément nouveau à notre connaissance du monde, d'autre part parce que je ne suis nullement tenté d'utiliser ma rencontre avec un autre univers pour servir un dessein aussi inintéressant qu'une critique sociale ou morale de notre société. (Et bien que je vienne d'exprimer ma crainte de ne guère passionner par mes descriptions de l'île, je crois que

la découverte d'un monde étranger, aussi ennuyeux soit-il, est toujours plus intéressante qu'une leçon de philosophie morale.) Et surtout, que le lecteur ne redoute point qu'on lui présente insidieusement un idéal social ou moral. Si je possédais un tel idéal et si le désir me prenait de le communiquer, je ne décrirais certainement pas mes voyages dans des mers lointaines. Et si je décidais, pour une raison ou pour une autre, de travestir mes espérances en récit de voyage, je ne choisirais certainement pas cette île sans nom dont, heureusement, les habitants ne peuvent symboliser aucun idéal : une de leur principale vertu étant qu'ils n'auraient jamais pu être citoyens d'aucune utopie.

CHAPITRE 2

L'île

Elle mesure vingt kilomètres de diamètre et se trouve dans l'océan Atlantique sur le tropique du Cancer, entre les îles cap-verdiennes et les Canaries. Durant mon séjour, je tentai de deviner la forme de cette île toujours représentée par un petit cercle sur les atlas, comme si cette partie du monde n'avait pas assez d'intérêt pour qu'un éditeur se donnât la peine d'en publier une carte détaillée. Je n'en découvris de dessin plus précis – à l'échelle 1 : 300 000 – qu'après mon retour, dans une mince brochure anglaise de la fin du XIX^e siècle (où, je ne sais pour quelle raison, elle était mentionnée comme l'île de Saint-Georges). Je dénichai ce livret dont les feuilles se détachaient, quand elles ne se décomposaient pas en flocons de papier, chez un bouquiniste de Schellingstrasse à Munich. Je l'emportai non loin, dans un petit café italien de Türkenstrasse, où je l'examinai en sirotant mon expresso sucré.

Sa forme évoquait une méduse ondoyante dont les multiples petits tentacules formaient sur la carte des pointes et des caps rocheux, intercalés de larges anses arrondies. La partie orientale de l'île était presque entièrement striée, avec la minutie amoureuse des vieux cartographes ; ces stries modelant fidèlement les flancs et les crevasses d'un massif dont le point culminant

– représenté par un petit nuage blanc – portait l'inscription : 3 400 pieds. À l'endroit où le massif plongeait dans la mer, les stries se resserraient jusqu'à disparaître dans la grosse ligne noire de la côte. Au centre de l'île, en revanche, là où s'étendait un haut plateau rocheux couvert de petits buissons, point de stries. Le cartographe avait dessiné un petit ovale pour figurer le lac froid qui se nichait dans une cuvette, mais les trois ruisseaux qui dévalaient les parois du massif pour l'alimenter lui avaient sans doute paru dérisoires, et leurs lits – que le courant recherchait à tâtons à chaque nouvelle saison des pluies – trop aléatoires pour les marquer. Cependant, la rivière qui naissait du lac et traversait les deux villes de l'île était consciencieusement représentée, de même que chaque remous au point de rencontre de son cours paresseux avec la mer, accumulation de petits plis semblant nés du tremblement de la main incertaine du graveur. Les stries réapparaissaient à l'ouest du lac, moins denses qu'à l'est, dessinant les pentes qui descendaient du plateau pour glisser sous la mer : partie la plus féconde de l'île. Je me promenais souvent sous ses arbres, regardant la toile bleu foncé de la mer tendue entre leurs troncs grisâtres, et les fruits rouges et orangés qui pointaient à travers les feuillages sombres – fruits dont les insulaires se servaient pour confectionner leurs fameuses pâtes et gelées.

Qui n'avait jamais mis le pied sur l'île aurait peut-être été frappé par le point où les stries de sa partie occidentale rencontraient la ligne de la rivière. Dans l'incapacité de l'interpréter, il aurait pu penser qu'il se trouvait devant un accès de folie de cartographe. Les stries étaient plus denses en cet endroit et la ligne de la rivière de plus en plus mince, comme si elle s'apprêtait à disparaître ; puis elle s'épaississait de nouveau et se mêlait aux stries pour former un écheveau confus au cœur duquel était niché le petit rond noir par lequel on désigne les villes sur les cartes. L'endroit était bien plus étrange dans la réalité que les gribouillis qui tentaient de le représenter sur la carte. Des pentes douces et fertiles finissaient abruptement en une falaise le long

de laquelle la rivière essayait de se frayer un chemin, en dépit des éperons rocheux qui la séparaient en une multitude de ruisseaux. C'était sur ces îlots qui divisaient la rivière que les insulaires avaient bâti leur ville haute, sorte de Venise verticale. Au-dessous, les eaux se rejoignaient dans une vasque bordée de hautes broussailles et de roseaux dressés dans le vent qui soufflait presque en permanence, puis la rivière traversait la ville basse et son port pour se jeter dans la mer. Dans ce café munichois, j'éprouvai, une fois encore, le contact de la grève chaude dans laquelle s'enfonçaient mes chaussures, j'entendis le craquement des branches d'épineux secs sous mes semelles et, quand je levai les yeux du livret, je vis, projetées sur le mur blanc, tel un vieux film abîmé, les ondulations du sable, voiles de couleur fauve sans cesse soulevées par le vent.

Une route unique reliait la ville basse à la ville haute. Sa dernière section n'était qu'un large sentier creusé dans la roche. Côté mer, elle suivait la rivière, quand elle ne disparaissait pas sous le sable soufflé par le vent. Personne ne s'en plaignait car il n'y avait pas de voiture sur l'île, les insulaires ignoraient tout de la technologie et n'aimaient ni le bruit, ni la vitesse, ni les mouvements brusques. En dehors de deux canots à moteur cassés, abandonnés dans le port par des mariniers, le visiteur ne trouvait qu'une seule trace du monde moderne : un jour, un navire avait accosté, traînant un câble derrière lui ; depuis, une cabine téléphonique trônait sur le môle. Seuls les matelots l'utilisaient, et il n'y en avait pas d'autre sur l'île, les indigènes n'ayant guère de connaissances à appeler à l'étranger.

Le sol de l'île n'était pas très fécond, à l'exception des pentes occidentales et des hauts plateaux, néanmoins il recélait en de nombreux endroits, juste sous sa surface, des pierres fines et précieuses de toutes les couleurs. Leur exploitation et leur commerce occupaient la plupart des insulaires. Des navires arborant le pavillon anglais, américain, italien, espagnol ou grec, se relayaient en permanence dans le port, on pouvait même souvent apercevoir

le pavillon multicolore d'un État africain. Les indigènes échangeaient leurs pierres contre les marchandises dont ils avaient besoin. Ils faisaient également le commerce de spécialités gastronomiques et d'un papier fin fabriqué à partir de roseaux.

Il n'existait pas de monnaie sur l'île. Ce fait poussa d'ailleurs un écrivain français de gauche, dans les années soixante, à rédiger un article où il décrivait avec enthousiasme cette société insulaire comme une préfiguration d'un monde nouveau, d'une fraternité désintéressée. Il s'agit d'une méprise ridicule, la philanthropie et l'humanisme étant étrangers aux indigènes dont la langue ne possédait même pas les mots pour décrire ces concepts. Si leur manque total d'intérêt pour la richesse conférait à tous leurs actes une aura de respectabilité, cette qualité était le pendant de traits de caractère qui m'étaient souvent insupportables. Il faut reconnaître à l'argent qu'il est une sorte de mémoire d'actes, ou une ambition qui nous détache un temps du monde, une ascèse pour accumuler des forces qui serviront à créer de nouvelles choses, à donner naissance à de nouveaux actes. Le temps insulaire étant un bouillonnement monotone d'énergies de faible intensité toutes dispensées dans l'instant présent, il ne connaissait aucun barrage, aucune pause pour se renforcer. Les événements ressemblaient aux particules colorées qui remuent en permanence au fond d'un kaléidoscope ; je les trouvais tantôt plus beaux et plus fascinants que tout ce que j'avais vu en Europe, tantôt superficiels, rébarbatifs et ennuyeux.

J'ai déjà précisé que l'île ne portait pas de nom. Les indigènes n'aimaient pas les dénominations immuables, ils changeaient eux-mêmes souvent de patronyme, allant jusqu'à en adopter successivement plusieurs dizaines au cours de leur existence. Qu'on vienne à mal prononcer leur nom du moment ou à les confondre avec une autre personne, et ils adoptaient l'erreur comme nouvelle dénomination. Ils considéraient que les noms entraient en dialogue avec les objets qu'ils désignaient. Qu'ils exsudaient leurs qualités tout en agissant sur eux et, de

fait, les transformaient. Qu'ils mûrissaient, mutaient et disparaissaient dans ce dialogue. On pourrait trouver étrange que ces êtres qui accordaient un tel pouvoir aux noms acceptassent d'en changer avec une telle légèreté, au gré du hasard. Mais ils pensaient que les noms nés d'une erreur, d'un *lapsus linguae* ou d'une mauvaise écoute, avaient le pouvoir de surprendre l'objet désigné, de transpercer son flanc découvert et, ce faisant, de révéler sa qualité la plus intéressante.

Quand un insulaire adoptait un nouveau patronyme, il changeait ses habitudes et son comportement pour mieux lui correspondre. Il y avait également des périodes où les insulaires n'en portaient pas. Je sais que l'île elle-même a eu divers noms par le passé et en aura encore beaucoup, mais lors de mon séjour, le dernier mourait et le nouveau n'était pas encore né. Les indigènes les oubliaient au fur et à mesure, tout comme ils oubliaient les noms de leur enfance et de leur jeunesse. De tous ceux que j'adoptai moi-même à cette période de ma vie, je ne garde le souvenir que de celui qui, dans leur langue, désignait une sorte de pélican – qu'ils me donnèrent sans doute en raison de sa similarité avec mon patronyme européen. À l'époque, je découvris en moi des caractéristiques de ce volatile ; j'étais si imprégné des coutumes insulaires que je me prenais à imiter sa démarche étrange et à adopter le timbre de son cri. Est-ce le nom qui m'imposa ces qualités ou étaient-elles déjà présentes en moi attendant d'être révélées ou renouvelées ? Mais les autres ne se posaient pas de telles questions, aussi renonçai-je à me casser la tête.

CHAPITRE 3

Bruissements et lumières

Je lus dans le livret du bouquiniste munichois que les ancêtres des insulaires d'aujourd'hui bâtirent la ville haute à l'endroit où la rivière dévale une falaise qui la divise en une multitude de ruisseaux, en raison de la pénurie d'eau dont souffrait l'île durant une grande partie de l'année, et aussi pour se défendre des pirates qui saccageaient jadis leurs côtes. Ce furent peut-être les raisons véritables de sa fondation, mais si les indigènes habitaient encore ce lieu austère, inaccessible et aride, c'est qu'ils aimaient la douce musique de l'eau omniprésente sur les hauteurs, comme le bruit de la mer qui envahissait toutes les rues et tous les appartements de la ville basse. Si leurs habitants ne buvaient pas d'alcool et ne se droguaient pas (à une exception près que je mentionnerai plus tard), leur amour pour les bruissements et les sons imperceptibles à notre oreille s'apparentait à une dépendance ; ils pouvaient écouter le ressac ou le sifflement du vent s'engouffrant dans la fissure d'un mur une journée entière.

La ville haute était incorporée à une cascade. N'allez pas vous l'imaginer au cœur d'un déferlement hurlant de courants violents filant vers des gouffres abyssaux. Il s'agissait des petits filets d'eau de la rivière dont le cours était contrarié par le profil accidenté de la falaise. Dans la partie basse de la ville haute,

ils se rejoignaient et la rivière poursuivait sa route vers le bassin maritime. Aussi se trouvait-on face à une sorte de double delta. Le courant n'était jamais très fort – pas même pendant la saison des pluies – et les filets d'eau étaient si fins que la ville semblait tout juste chuchoter ces successions de ruissellements, stillations, murmures et bouillonnements. Au début de mon séjour à la ville haute, tous ces sons se fondaient en un bourdonnement indistinct, mais quand j'appris à discerner chaque voix dans sa singularité – l'eau ruisselant sur la pente puis l'escalier rocheux, s'écoulant en petites colonnes ou en fins rideaux, les gouttes solitaires et les filets clapotant sur la pierre ou sur la surface de la vasque – le bruissement monotone se changea, comme par magie, en une partition musicale interprétée par un orchestre symphonique dont les voix se distinguaient par des nuances subtiles exprimant toute la palette d'humeurs et d'émotions d'un compositeur imaginaire. Je croyais même parfois entendre des réflexions philosophiques. Quoique d'une qualité inégale, ce concert aquatique, où des accords et des variations surprenantes succédaient à des airs et des tonalités familières, ne versait jamais dans la banalité et dans le sentimentalisme dont les compositions d'Européens célèbres abondaient. (Lorsque je vivais sur l'île, il m'arrivait d'imaginer un monde inversé où l'on écouterait la pluie et le souffle du vent dans des salles de concert et où des sonates et des symphonies s'élèveraient des barrages fluviaux ou des murs des usines ; un monde où l'humidité pourrait tracer des phrases intelligibles sur des enduits et où les pages des livres seraient couvertes de taches informes.)

Les habitations avaient été construites à flanc de falaise, sur les éperons rocheux entre lesquels sillonnaient les ruisseaux, qui cascadaient sur leurs toits, se ramifiaient, glissaient le long des murs et fusionnaient avec d'autres ruisselets qui bifurquaient pour aller rencontrer des frères issus d'un autre bras de rivière, ou contournaient une maison pour la ceindre d'un anneau liquide. Parfois, les habitants laissaient pénétrer un de ces ruisselets

dans leur demeure où ils se ramifiaient de nouveau. Au début, je crus qu'ils le faisaient afin que le flux alimentât quelque recoin dissimulé, mais en réalité ç'aurait été faire affront à l'élément qu'ils vénéraient que d'utiliser sa force tranquille à des fins bassement productives. Ils se contentaient de jouir de sa fraîcheur et de sa musicalité, ou d'y jeter de la couleur pour observer les écritures mouvantes qu'elle y traçait (ils ressemblaient un peu aux Japonais, à la différence près qu'ils ne ressentaient jamais le besoin de fabriquer de beaux objets).

Beaucoup canalisait l'eau sur le toit de leur maison afin qu'elle s'écoulât en un mur compact, en une rangée de colonnes, ou en un fin rideau scintillant sur lequel le soleil faisait miroiter de petits coraux imaginaires. (Cet élément de l'architecture insulaire inspira peut-être à Frank Lloyd Wright son projet jamais réalisé de construction d'une maison comprenant un mur aquatique dans le désert de l'Arizona.) Il était naturellement très facile de pénétrer dans ces maisons, sans risquer plus que de se désaltérer au passage. L'île ne connaissait ni pillage ni meurtre. Les indigènes étaient aussi étrangers à la morale et à l'humanité qu'à l'égoïsme, et trop contemplatifs et fainéants pour faire le mal.

J'avais une amie sur l'île. Je l'appellerai Karael car c'est le nom qu'elle portait à l'époque où je la rencontrai. Sa chambre à coucher était séparée de l'extérieur par un de ces murs chuchotants. Lorsque je n'arrivais pas à dormir, je regardais ce rideau magique qui réverbérait les rayons de lune et j'écoutais le ruissellement à peine audible jusqu'à ce que le sommeil m'emportât. Quand j'assistais au coucher du soleil depuis cette chambre, le mur semblait fait de rouge liquéfié. Ces instants nocturnes ou diurnes me mettaient au comble du bonheur, j'oubliais l'Europe et tout ce que je voulais encore accomplir. J'oubliais mes nouvelles et mes articles inachevés, mes amis et les pays que je comptais visiter, et même mes éternelles remontrances à ces indigènes qui ne savaient rien faire d'autre que se prélasser dans l'absolue

facilité, dans l'onde bienheureuse des reflets et des bruissements, juste avant que n'apparaissent les objets et les mots, et je me demandais pourquoi espérer davantage que l'éclat pur, l'étincelle splendide et stérile du présent.

Certains résidents contrôlaient le flux d'eau dans leur maison grâce à un système de chenaux étroits fixés au plafond, s'arrangeant pour qu'il s'écoule en rideaux liquides séparant les pièces les unes des autres, cloisons froides et transparentes que des rigoles creusées dans le sol recueillaient et évacuaient. Ces murs quasi transparents avaient beau rafraîchir par les nuits torrides, ils me furent longtemps désagréables du fait qu'ils ne garantissaient aucune vie privée aux habitants de la maison, qui vivaient entourés de formes troubles et frémissantes. J'étais frappé de l'aisance avec laquelle les insulaires accomplissaient leurs actes les plus intimes sans se soucier des personnes qui évoluaient par-delà la cloison liquide.

Je m'en plaignis à Karael qui fut surprise de ma gêne. Selon elle, la cloison aquatique ne révélait que des formes mouvantes qui, pour nous ressembler un peu, ne nous ressemblaient guère plus que tout ce qui nous ressemblait un peu – comme d'autres personnes, nos ombres, des photographies –, et à quoi nous ne nous identifions pourtant pas. Je compris plus tard que les indigènes percevaient différemment les images qui se formaient sur les murs aquatiques et à la surface des miroirs. Ils les voyaient comme des objets indépendants dont le rapport que ceux-ci entretenaient avec les objets présents de l'autre côté (du mur ou du miroir) était semblable au rapport qu'eux-mêmes entretenaient avec toute chose.

Ils considéraient chaque apparition dans sa singularité. Ils croyaient que le désir intime des formes et des couleurs était de composer un tapis sublime, et que notre regard leur causait un tort assez grand en les assujettissant aux choses et en leur imposant des textures et des contours douteux, pour ne pas avoir la grossièreté et l'indécence de les forcer à représenter des choses

encore moins flagrantes. Quand Karael me téléphona de la cabine du môle, après mon départ, je la soupçonnai de n'avoir pas reconnu la voix sortant de l'écouteur chauffé par le soleil pour celle de l'étranger qui fut un temps son ami.

Les insulaires n'assujettissaient pas les images et les reflets aux choses, ils les délivraient, ils leur offraient une vie indépendante. Ils pensaient qu'il existait une interaction entre les choses et les images, que les surfaces spéculaires ne mimaient pas seulement le réel, mais – quoique dans une moindre mesure – influençaient en retour les formes et les mouvements des choses. Que les objets dialoguaient avec leurs reflets, et les reflets avec les objets qu'ils représentaient, comme les choses dialoguaient avec leur nom ; je remarquai d'ailleurs que certains gestes de Karael, notamment sa manière d'agiter les doigts, trouvaient leur origine probable dans le frémissement des images sur son mur aquatique, et que, du jour où elle s'acheta un miroir octogonal vert, sa peau bronzée prit une coloration olivâtre (je me refuse à décider si le miroir ne faisait que m'avertir d'une réalité préexistante, si la peau de Karael avait réellement changé de couleur par réaction psychosomatique, ou si les miroirs avaient des pouvoirs magiques insoupçonnés).

Au bout d'un certain temps, j'appris à ne pas trop différencier les choses des images ; et l'idée que les objets pouvaient subir l'influence de leur reflet ne tarda pas à me paraître assez banale. Malheureusement, aujourd'hui encore, je suis incapable de me soustraire à la puissance des images : par exemple, quand je rentre chez moi tard dans la nuit et que je me regarde dans le miroir du couloir, mon visage ressemble au reflet terne que me renvoyait la vitre du tramway désert, et je crois même distinguer les façades sombres des maisons qui défilaient dessus. Personne ne me ferait entrer dans le labyrinthe de miroirs déformants de Petřín.